

François-Marie le Cuziat
Compositeur paysan milliautais
(1862-1940)

"Les poètes d'autrefois", écrivait Anatole Le Braz, "chantaient, comme chante l'eau courante, sans vouloir en tirer profit. La poésie n'était que ce que devrait être toute poésie : une chose d'amusement ou de loisir. La plupart étaient gens de métier, non pas avoué, comme écrit M. Quellien, mais sédentaire ou si l'on veut, domestique....les uns étaient meuniers et "rimaient" en surveillant le tic-tac de leur moulin ou en repiquant les meules. D'autres étaient tisserands, d'autres cordiers, d'autres sabotiers, d'autres tailleurs. Ils appartenaient, en un mot, aux corporations les plus diverses et, généralement les moins estimées des anciens Bretons....Reste à dire un mot du paysan et du marin. Ces deux classes d'hommes, qui constituent le fonds solide de la race armoricaine, n'ont fourni à la chanson populaire qu'une assez maigre contribution. Il semble que leur rude labeur les ait absorbé tout entiers. Le paysan, derrière sa charrue, le marin dans sa barque, chantent parfois des couplets composés par autrui, mais n'en composent guère eux-mêmes¹.

Le point de vue d'Anatole Le Braz concernant les poètes populaires mérite peut-être d'être nuancé. Nous ne dirons rien des marins. En revanche, il nous semble injuste d'écarter les paysans de la poésie du peuple. En son temps, et dans une période plus proche de nous encore, nous avons connu plusieurs hommes de la terre qui trouvaient dans la rime un moyen d'expression. Parmi eux justement se trouvait un Milliautais, comme lui, du village de Keraudy, comme Yann-Bêr², qui se nommait Fanch ar C'huziat, François-Marie Le Cuziat, pour l'état civil.

Contrairement à ce qu'affirme le Braz, c'est précisément quand il était derrière sa charrue que Fañch trouvait l'inspiration montant et descendant sans cesse son champ au pas rythmé de son cheval. C'est ce qu'affirme un de ses amis : "*War am eus klevet o (e ganouennoù) sevel a rae e ti ar peder avel, e benn diharz, en ur labourat en e barkoù.*" *D'après ce que j'ai entendu, il composait ses chants en plein air (dans la maison des quatre vents), l'esprit libre, en travaillant dans ses champs.* La solitude de l'homme au labeur aux côtés de son cheval semble avoir beaucoup contribué à l'éclosion de nos poètes populaires³. C'est le travail quotidien dans les champs qui ouvrait cette voie à notre poétesse de *Traoñ an dour*, Anjela Duval : "j'écris mes poèmes avec mes outils d'acier, disait-elle, dans la chair de celle que j'aime, la

¹ Anatole Le Braz, Intro *Soniou*, pp. XXVII et XXXI-XXXII

² Yann-Bêr Piriou

³ Jean Gouronnec, originaire de Kerbors, bien connu dans la région de Lannion pour ses participations aux pièces de théâtre avec la troupe de Maria Prat, nous raconte comment, tout jeune, il apprenait ses rôles en travaillant avec ses chevaux : *Betek oan tri bloaz ha tregont m'eus labouret gant ma c'hezeg, arat, bet out barzh park, 'dreuz ha a-hed (a-dreuz hag a-hed), teskiñ ma rolloù memes da c'hoari pezhioù gwechall peogwir mâ (m'oa) komañset da c'hoari pezhioù da driwec'h vloaz, pezhioù en galleg, a ouveen, a c'hoarien bopred ar roll deus Javert dans Les misérables. Pemp warn ugent pajenn oa, a veze ganin barzh park, barzh ma jiletenn ahe, ha pe vezen arri barzh penn, feiz, lakeen neañ barzh ma godell, neue digasen nê endro, feiz, ale, huilh, 'mon-me, Venus, Ursule ha Lami, oa ma marc'h, mar kerez, benn neue oa ket, eben all oa aet araok, pell zo, ur pennad mat, mâ (em boa) pemzek vloaz, c'hwezek vloaz ivez ha pe oan teskiñ ur pezh, ahe, benn neue oan triwec'h vloaz, ha feiz baondez (bemdez) gant ma c'hezeg barzh 'parkoù-se, baondez ôr un dra bennak, charreat koad, charreat lann, charreat teil,"(enregistrement DG-MD41- 28-10-01). Voir aussi Anatole Le Braz, théâtre celtique.*

terre...depuis que je ne peux plus travailler la terre, l'inspiration m'a tourné le dos." Notre ami Yves Pichon de Poullaouen prétendait qu'il n'avait pas meilleur atelier de composition que son étable quand il trayait une de ses vaches, sa favorite, et qu'il lui chantait ses ébauches de chansons, les vers qu'il allait coudre ensemble, sans d'ailleurs les écrire. Il affirmait aussi, qu'en la berçant ainsi, la bête lui donnait plus de lait, une croyance que nous avons relevée également en Irlande et ailleurs.

C'est donc à Keraudy que naquit Fanch, le 3 septembre 1861. Aîné de dix enfants, il était le fils de Charles et Marie-Josèphe Perrot, d'où les deux noms dont la tradition l'avait affublé : Paotr bras et paotr Charlez, le premier en raison de sa naissance et le second comme fils de son père. A l'âge de treize ans, il quitta l'école pour travailler dans la petite ferme familiale de l'Alle-Goad. A vingt ans, il accomplissait ses obligations militaires et donnait sept années de sa vie à la nation. Il aurait pu effectuer une belle carrière dans l'armée mais le grade d'adjudant auquel il accéda ne le retint pas sous les drapeaux et il retrouva la ferme paternelle à la fin de son temps.

Il avait vingt-huit ans quand son oncle mourut qui lui donna en héritage la ferme du *Goz-Kêr* et les terres attenantes. Ceci constitua alors le patrimoine de Fañch qui se maria peu de temps après à une jeune fille de Ploubezre, Maryvonne Terrien qui lui donna dix enfants, cinq garçons et cinq filles.

Comme de nombreux ruraux de l'époque, il était accueillant et généreux : "*reiñ digemer ne oa ket ur gir hepken evitañ ha daoust dezhañ da vezañ sammet awalc'h gant e diad bugale e ouie digeriñ e galon hag e di....Doujet e oa gant an holl ; darn eus e genvroiz koulskoude a gave e oa re zistag deus madoù ar bed-mañ.*" *Accueillir n'était pas qu'un mot pour lui et bien qu'ayant à subvenir aux besoins d'une famille nombreuse, il savait ouvrir aussi bien son cœur que sa maison. Il était respecté de tous. Beaucoup de ses compatriotes le trouvaient cependant trop détaché des biens de ce monde.*"

Pendant la guerre de 14, quatre fils de la famille le Cuziat étaient partis au front et tous les quatre en étaient revenus pour ainsi dire indemnes. Les parents étaient si heureux de les revoir qu'ils leur avaient laissé la bride sur le cou. Le dimanche, à la maison il y avait de l'ambiance car les quatre frères étaient musiciens. C'étaient des *paotred ar jeu*. Ils jouaient de l'accordéon et faisaient des bals de noces. Les enfants, les filles écoutaient et dansaient derrière la cloison pour ne pas être vues. "Chez nous, on chantait toujours et on entendait toujours l'accordéon", me confiait une de ses filles.

En hiver à la veillée, Fañch qui était très pieux lisait le soir le livre des saints, *Buhez ar sent*, à la maisonnée réunie devant la cheminée. Il connaissait aussi le livre de Nostradamus et disait que *des chevaux de fer viendraient détruire le monde " a deuche marc'hou-houarn da distrujiñ ar bed"* et que les *Chinois, les gars aux cheveux tressés, nous tomberaient sur le dos, " paotred o blev kordet arriche war 'n em c'hein 'n em bro.*" Il chantait aussi pour faire plaisir aux enfants ou encore aux voisins qui venaient passer la soirée chez lui. Pour ceux-là, il aimait aussi déclamer le récit en vers sur la mort du geai du recteur de St Jean-du-doigt, *Meulidigez quegin-gaer Cure Sant-Yan-ar-Bis*⁴. Sa fille se souvient de quelques vers qu'il déclamaient au quotidien, avec bien d'autres *rimadelloù* de la sorte, pour meubler un silence ou pour plaisanter : *In nomine strinket / Soubenn an harinked / Kig ha bara louet, Henezh eo*

⁴ *Meulidigez quegin-gaer Cure Sant-Yan-ar-Bis decedet e mis qerzu 1803, prononcet gant Reverand-meurbed el liab a Lanfoutrap, Autrou a Guaer-netra, E Montroulez, A. Lédan, rue Pont an Itron-Varia (feuilles volantes, coll. Perso.)*

ma boued / Mortuus est anima Kegin / sine crux, sine lux, sine aqua benedictus / Et quod peyor est / sine sacerdos. Ce long poème au style parfois gaillard fut plusieurs fois édité par l'imprimeur de Morlaix, Alexandre Lédan qui, avec son confrère Le Goffic (le père de l'académicien) de Lannion, inondèrent les campagnes de leurs feuilles volantes et livrets populaires au XIXe siècle. Fañch qui savait lire le breton avait dû s'en procurer un exemplaire au hasard du passage d'un colporteur ou peut-être même dans le sac de son ami compositeur de Plouaret, Jean-Louis Guyader⁵, l'auteur de la célèbre chanson, *ar Minor*, que l'on entend encore souvent aujourd'hui dans les festoù noz de Basse-Bretagne.

La vie culturelle de Fañch fut marquée par un grand événement. Le 2 septembre 1906, sur la place du bourg de Plouaret, une grande foule était venue assister à l'inauguration de la statue⁶ de Luzel. Cette manifestation était due à l'initiative des Bleus de Bretagne mais comme le soulignait le journaliste qui couvrait l'événement, " la plus franche cordialité règne pendant la fête et l'on oublie les divisions et l'absurde politicaille." Antoine Bott, directeur de *La Bretagne nouvelle* déclarait de son côté : " Les Bleus ne sont pas les sectaires haineux que l'on a dit. Républicains ardents, nous nous efforçons aussi de développer le beau, l'art et la littérature de la Bretagne.

Albert Nicol, inspecteur primaire à Mortain et frère du barde Emile souhaitait que "les Bardes modernes conduisent la Bretagne vers les idées nouvelles et développent de plus en plus la littérature bretonne car le breton et le français doivent vivre côte à côte chez nous", dit-il. Puis, il avait bu à la longue durée et à "la prospérité de la langue du peuple breton".

Taldir Jaffrennou qui assistait aussi aux festivités espérait, quant à lui, que l'union de tous les Bretons pourrait se faire sans trop de difficultés sur le terrain de la langue et de l'art celtiques. Voici d'ailleurs en quels termes son journal carhaisien daté du 4 août 1906 annonçait la journée : *Eur skeudenn da Luzel. Ar gouel braz, en enor da skeudenn savet var blasenn Plouaret en enor d'ar barz breizad FM an Uhel a vo great d'ar zul daou a viz gwengolo, dindan renadur ministr an deskadurez publik hag an ijinou kaer*⁷. *Ar c'homité en em garg ouz ar goueliou ze a zo en em reunisset evit gwelet pe vod trei ar programm. Disul daou a viz gwengolo da zigouez trainiou ar mintin, digemeridigez an otoriteou, da zek eur, dizoloidigez ar skeuden. An Aotrou Anatole Le Braz a gonto labour ar barz. Da greiste, lein braz, pephini e skod. D'an abardaez, konkour biniou ha kanerien, c'hoariou*⁸ *ha gourennadek*⁹. *D'an noz, tan artifiz ha dansadek.*

⁵ voir Daniel Giraudon, *Jean-Louis Guyader, colporteur et chanteur populaire (1857-1925)* ; biographie et répertoire d'un compositeur de chansons populaires en langue bretonne ; in *Musique bretonne*, n°36, avril 1983, pp.2-9.

⁶ Le lendemain, le comité local et les Bleus se rendirent au manoir de Keranborn, où naquit Luzel, pour y apposer une plaque commémorative, toujours visible aujourd'hui.

⁷ Le ministre était représenté par M. Port, chef de cabinet. Etaient également présents, M. Lemenicier, préfet des Côtes-du-Nord, M. Viaud, sous-préfet de Lannion, M. Cloarec, député, M. Servain maire de Saint-Brieuc, Albert Nicol (frère de Emile) inspecteur primaire à Mortain, Antoine Bott, président des Bleus, Dottin et Le Braz, professeurs à l'université de Rennes, Boucher (auteur de la statue), Léon Durocher, Guillerme maire de Tréguier, , salaün avocat à guingamp, Félix Le Dantec, Mauger directeur du *Lannionnais*,...et enfin la vaillante Américaine-bretonnante madame Ange Mosher, une des ferventes du folklore breton., Jaffrennou, Even, Vallée

⁸ Paotred plouïan, dirigés par les célèbres Thomas parc et alain Guivarc'h donnèrent à 4 heures, dans la cour de l'école des garçons, et devant plus de 2000 spectateurs une représentation de An Alvokad patelen, traduit du français en breton par M. Guy Henry, adjoint au maire de Ploujean. On note que les rôles des femmes étaient tenus par des femmes, ce qui n'était pas courant à l'époque.

⁹ Les gagnants du concours de lutte bretonne, Huet de Plouegat-Moysan et Jaguin, de Ploulec'h, remportèrent, le premier, un taureau et le second un mouton. .

Un autre journaliste avait retenu quelques phrases fortes d'Anatole le Braz en la circonstance : - " Si l'aventure est un des traits du caractère celtique, nul ne fut plus Celte que Luzel." - "Une seule passion domine et pénètre sa vie : la passion de la Bretagne;" - il ne fut pas un Breton, il fut le Breton type. Chateaubriand, Lammenais, Renan sont eux-mêmes d'abord ; Luzel, lui, ne pensa jamais à être Luzel". Et Anatole Le Braz termina son discours haché d'applaudissements par quelques mots bien sentis en langue bretonne : " Na me ket rentet da Fanch-Mari An Uhel tout an enor a ve dleet d'ean, mar ne lakfenn ket da ziston ama ar iez koz-ze, e pehini e tiskaz e ganaouen genta. Gras ha bennoz eta d'an den a veulomp ama hirie, hag e vevo e hano en plouaret keid ha ma vevo Breiz, ha keid ha ma vevo kalon eur Breizad ! "

Afin de rendre honneur à celui qui avait tant donné à la Bretagne notamment dans le domaine de la chanson et des contes populaires, on avait en effet organisé ce jour-là un concours de poésies et de chants bretons. Parmi les participants, on notait la présence de plusieurs chanteurs populaires. C'est Fañch qui va remporter le premier prix¹⁰, une médaille en or et une somme de vingt francs. Sa chanson sur le fabricant de cuillers en bois, *son a loaiouer*, a enchanté les membres du jury composé de MM. Bott, Nicol, Le Braz, Le Garrek, Le Page, Vallée et Jaffrennou. En deuxième position, on trouve Charles Rolland qui obtient une médaille d'argent pour sa composition sur la langue bretonne, *Yez Breiz*. Un carhaisien, Louis Baniel se voit attribuer, lui aussi, une médaille d'argent et le même classement que le barde-facteur de Guerlesquin, pour sa chanson, *ar merc'hed a zoug bragoù*, les femmes qui portent le pantalon. Emile Nicol¹¹, le local, qui aura bien du mal à s'en remettre, ne décroche que la médaille de bronze avec pourtant son chef-d'oeuvre, *Ar chaseerien, Gad ar seiz sant*, le tub des nemrods du pays. La même récompense sera décernée à Marc'harid Fulup de Pluzunet, la conteuse-chanteuse de Luzel, pour ses vieilles chansons populaires. Ce n'était pas rendre grâce à Luzel mais cela montrait que l'on avait voulu prendre en considération les chansons nouvellement composées.

On imagine la tête de Nicol, lui dont l'orgueil lui avait valu le surnom de "*revr c'hwezet*" dans le pays. Beau joueur tout de même en la circonstance, il avait composé sur le champ quelques rimes, sur l'air de *Sambre et Meuse*, pour marquer la victoire de son ami Fañch ar C'huziat :

*Ar priz kentan neuze peus bet
Rolland ne oa nemet an eilvet
Nicol dalc'hmat gant e vouez reut
Wit kanan "dao, dao" ne oa nemet an drivet
Ya, te Paotr Bras, te eo ar gwaz
Da ganan vez da gentan
Ebarz er vro, out un aotro
Meulomp 'ta da ano.
Tu as donc eu le premier prix
Rolland n'était que deuxième
Nicol, toujours avec sa voix raide
Ayant chanté "pan, pan" n'était que le troisième
Oui, Paotr Bras, tu es le grand bonhomme*

¹⁰ Les prix étaient offerts par "La Bretagne Nouvelle".

¹¹ Voir Daniel Giraudon, *Emile Nicol (1867-1938), chanteur populaireet chasseur* ; biographie et répertoire d'un compositeur de chansons populaires en langue bretonne ; in *Musique bretonne*, n°20, novembre 1981, pp. 8-17.

Le premier des chanteurs
 Dans le pays, tu es un monsieur
 Louons ton nom.

En fait, Emile Nicol ne contestait pas les talents de Fañch et peu de temps après, les voilà ensemble qui chantaient en public avec le même Charles Rolland comme le prouve la lettre suivante datée du 16 décembre 1907 :

Mon cher Rolland,

A Plouaret, une grande partie des gens connus voudraient nous voir donner un concert avant le premier janvier. J'écris à Cuziat pour lui annoncer mon concours et si toi-même, tu voulais bien venir, on serait les trois bardes du pays. Ce serait une petite occasion de nous revoir et de s'amuser. Je demanderais au maire la salle de la justice de paix et on ferait deux séances. D'abord de 3h à 5h et ensuite le soir à 8h. Je voudrais fixer ce jour au dimanche 29 courant, si cela te va. Le prix des places sera de 0,25 francs et c'est une occasion pour vendre nos chansons. Enfin, vois ce qu'il y a à faire et réponds moi par le retour du courrier. D'abord, je commence par t'inviter à dîner. Ensuite je t'invite à souper après, je t'invite à coucher, tu n'auras aucun frais. Nous ferons payer en première place, 0,50 francs et je ferais faire des imprimés comme invitations. Comptant sur ta réponse, je te salue bien cordialement. Dans ta réponse, ajoute deux ou trois chansons, *Merc'hed Breiz Izel*. Je te remettrais le prix, elles me sont demandées.

Nicol et Cuziat étaient bons amis et le premier fut certainement pour quelque chose dans les essais poétiques du second. Il ne fait aucun doute en effet que le lièvre de la ferme du Goz-Kêr, *Gad ar goz-Kêr*, était issu en droite lignée de la famille du lièvre des Sept-Saints, *Gad ar Seiz-Sant*. Fañch, introduit sa chanson de manière traditionnelle comme le font les chanteurs-chansonniers de son temps :

*Kenvroiz ker deut da glevet
 Ur sonig nevez gompozet
 A zo rimet 'wit an deio
 War sujet gad ar Gozkêro
 Pehini zo ul loen dilikat
 Sonn a skouarn ha skañv a droad.
 Gens du pays venez écouter
 Une chansonnette nouvellement composée
 Rimée ces jours-ci
 Au sujet du lièvre du Goz-Kêr
 Qui un animal agile
 Aux oreilles dressées et au pied léger.*

Mais, dans la composition du paysan, homme de la nature, l'esprit est différent. Chez Nicol, grand chasseur devant l'éternel, on est bien dans la tradition des histoires de chasse, *Seizh chaseer*, *Seizh pesketaer*, *Pevarzek gaouier*. Fañch, lui, n'est pas un homme d'armes, et il parle avec humour et amour de ce petit lièvre qu'il voit grandir sur sa ferme :

*Ar c'hadig-mañ 'meus anveet
 Prestik goude ma oa ganet
 Rekis abaoe an amzer-se*

*He welan div teir gwech bemdez
 O klask he zamm boued ken seder
 En douaro 'dro da Goz-Kêr.
 J'ai connu ce levraut
 Peu de temps après sa naissance
 Depuis ce temps il me fallait
 Le voir deux ou trois fois par jour
 Chercher à manger, l'air si heureux
 Sur les terres autour du Goz-Kêr.
 Breman ec'h eo ur c'had ken kaer
 Noajet deus a daou vloaz hanter
 Maget ac'h eo nem douaro
 Hag a zo pouez e he brago.
 C'est maintenant un si beau lièvre
 Agé de deux ans et demi
 Il trouve à manger sur nos terres
 Et il commence à prendre de l'embonpoint (du poids dans son pantalon)*

Les meilleurs tireurs du secteur n'ont pas tardé à repérer le beau gibier et ils aimeraient bien l'accrocher à leur tableau de chasse. Mais le lièvre du Goz-Kêr n'est pas moins rusé que son compère des Sept-Saints et Fañch s'en amuse :

*Meur a chaseer tuet mat
 Zo bet dija o klask ar c'had
 Mez homañ gant he zroio fin
 A ra da galz koll o latin.
 Plus d'un chasseur doué
 Sont déjà venus chercher le lièvre
 Mais, celui-ci, avec ses tours malicieux
 A faire perdre leur latin à beaucoup.*

Les plus fins limiers ne parviennent pas à le débusquer :

*Ar chas gwellañ demeus ar vro
 Deus intentet he c'has endro
 Mez homañ dre e lampo hir
 Diwar e charitello dir
 A deu da goll ar chas kerkent
 Hep beañ tapet ar c'hroaz-hent.
 Les meilleurs chiens du pays
 Ont essayé de le ramener
 Mais avec ses grands bonds
 Avec ses jarrets d'acier
 Aussitôt il sème les chiens
 Avant d' avoir atteint le carrefour.*

Toutefois, les rires cèdent le pas à la colère lorsque Fañch, un beau matin, découvre son champ de carottes dévasté par la bête aux grandes oreilles et aux dents longues, *ur c'had a c'hiz kozh, hir he divhar ha don he c'hof*. Et Fañch de s'emporter :

*Al langour vras hep aon na mezh
Deus mildrailhet ma c'harotez
Mez prestik sur, me a welo
Pe hi pe me a gomando !
Le vilain gourmand sans peur ni honte
A dévasté mes carottes
Mais sans tarder, on va voir
Si c'est lui ou moi qui commande.*

Il rapporte, avec l'exagération qui caractérise leurs propos de chasse, les fanfaronnades des chasseurs qui viennent constater les dommages dans le potager :

*Chom a reont mantret gant ar souez
Pa sellont eus ar c'harotez
Kement renk beañ he skilfo
Evel dent freuz pe nogejo
Ma c'hallfemp dont d'he diarbenn
Vefe c'hwezet hon jibesierenn.
Ils sont muets d'étonnement
En regardant les carottes
Ses griffes doivent être aussi grandes
Que les dents d'une herse
Si nous pouvions en venir à bout
Notre gibecière serait bien gonflée.*

Il n'est pas question d'en rester là. Passe pour courir sur les terres du Goz-Kêr, mais manger ses carottes, le lièvre va le payer cher, *koust a raio ker d'he lêr*. Il fait alors appel à son frère Pierre et à ses camarades, Paul le Brignonen et Nicolas de Kerc'honan (où habite Yann-Bêr) :

*Gwellañ tra mefe da ober
Vez digemenn d'ur chaseer
Ha dioutañ e tivizfen
Kavet ma lod er jigodenn
D'am digoll deus an drailherez
N'eus graet ar c'had d'om c'harotez.
La meilleure chose à faire
Est de le signaler à un chasseur
Et je me mettrai d'accord avec lui
Pour avoir ma part de gigot
Pour compenser les dégâts
Que le lièvre a fait à mes carottes;*

L'appel de détresse est vite entendu. Rendez-vous est pris, le 15 août de bon matin, *da ouel ar Werc'hez* mintin mat, et voilà nos hommes sur le terrain :

Tri hag a oa desidet mat

En deiz-se da sammañ ar c'had.
Trois hommes bien décidés
A tuer le lièvre ce jour-là.

Pierre a vu le lièvre au gîte. Sans attendre, il épaula et fit feu. Pan ! *Dav, kerkent hag an tenn, e reas ar c'had pennbouellenn.* La bête est touchée à mort. Mais Fañch qui a assisté à la scène n'a pas apprécié l'empressement de son frère à tirer alors que l'animal était au gîte. Tout bon chasseur qui se respecte aurait attendu qu'il prenne la poudre d'escampette avant d'appuyer sur la gachette. Alors, il compose ce couplet :

*Ur chaseer zo hep merit
O lac'hañ ur c'had war he chid
Se vefe mat d'ur brakonier
Da beurzodiñ gant ar vicher
Kar netra nemet lac'hañ ur c'had
Taper ar c'hleñved stummet mat.*
Un chasseur n'a pas de mérite
A tuer un lièvre au gîte
Ce serait bon pour un braconnier
Pour trahir le métier
Car il suffit de tuer un lièvre
Pour attraper facilement le virus (?).

Quand il arrivait à Pierre de chanter la chanson du lièvre du *Goz-Kêr*, il passait ce couplet sous silence car il avait honte d'avoir agi de cette manière. En revanche, lorsque Fañch entonnait sa composition, il ne manquait jamais d'insérer ces vers histoire de taquiner son malheureux frère.

On peut imaginer en outre que Fañch avait bien regretté la disparition de ce petit compagnon, victime de sa gourmandise. Si les carottes avaient été bonnes pour l'animal, Fañch n'aurait pas apprécié la façon dont on lui avait fait payer l'outrage. C'est ce qu'il confirme dans son dernier couplet :

*Chetu aze kenvroiz ker
Istor trist gad vras ar Goz-Kêr
Zo bet lac'het dre drahizon*
Voilà chers compatriotes
La triste histoire du grand lièvre du *Goz-Kêr*
Tué par un coup en traître.

Mais revenons sur la chanson qui remporta le concours à la fête de Plouaret en l'honneur de Luzel, *son al loaioù* ou *son al loaioer*. Nous en avons recueilli plusieurs versions plus ou moins complètes dans les mémoires trégorroises. Elle ne semble pas avoir franchi ces limites. Par ailleurs et par chance, on nous a confié une feuille manuscrite, vraisemblablement écrite par l'auteur, et qui comporte 23 couplets de 6 vers (AA-BB-CC) de 8 pieds. Composée au début du siècle, cette chanson se rapproche plus du style *sonioù* de tradition orale que de la feuille volante. Le vocabulaire est relativement riche et n'abonde pas en termes d'origine française. Pour qui ne souhaite pas imprimer ses oeuvres, et c'était le cas de Fañch, point n'est besoin d'aller chercher un autre style que celui de la pratique orale quotidienne. Cela prouve,

encore une fois que jusqu'à une époque récente, cohabitaient des compositeurs des deux genres. Cette chanson est très descriptive, très détaillée. Le sujet est traité avec humour, bien dans l'esprit du pays. Fañch sait de quoi il parle et on imagine facilement qu'il a eu à maintes reprises l'occasion d'observer la fabricant de cuillers à l'oeuvre, cet homme qui sait, selon une formule bien de chez nous, faire des cuillers sèches avec du bois vert, *a oar ober loiaio sec'h gant koad glas !*

On apprend ainsi beaucoup de choses à propos de ce *loaioer*. C'est d'abord un homme qu'il apprécie d'une part, parce que comme lui, il aime chanter et raconter (et aussi donner des nouvelles comme tous les itinérants) mais qu'il a aussi d'autres talents, il n'a pas que de la gueule comme il le dit en conclusion :

*N'eo ket evel kalz a vlagerien
Ne defe a vad 'mert o lañchenn.
Il n'est pas comme beaucoup de farceurs
Qui n'ont de bon que leur langue.*

Ensuite, la chanson nous renseigne sur les outils que le *loaioer* utilise : Une serpe, *un hach*, des cuillers à creuser, *ur gleuzouer, ur gleuzerez*, une râpe, *ur rask*, du papier de verre, *ur c'hroc'hen rust...* C'est ensuite les différentes sortes de bois avec lequel on fabrique les cuillers : *Loiao beuz, prun pe avalo*, des cuillers en buis, en prunier¹² ou en pommier, qui sont douces, qui n'arrachent pas la bouche, *ha ne vent ket ur freuz geno*. Il utilise aussi l'aubépine, *spern gwenn*, l'if, *ivin* ou encore le houx, *gargal*. Il évoque la technique, se méfier du bois nouveau,

*Al loaioer a neus lâret
E klefe beañ konjuret
Ar bosso hag ar c'hoad a-dreuz
A vez en aval hag er beuz
Rak kalz eus an danvez loiao
Ac'h a da fall dre ar bosso.*

Le fabricant de cuiller a dit
Que devraient être conjurés
Les noeuds et le bois tordu
Que l'on trouve dans le pommier et le buis
Car une grande partie du matériau à cuillers
Se casse à l'endroit des noeuds.

Il faut aussi savoir dans quel sens fendre le bois, *dre belec'h kle en faotiñ*, et attention aux projections qu'il compare à la mitraille : *rakkar ar skolpad sur a strinko / Evel plom er brezello*. C'est l'occasion pour Fañch de plaisanter un peu :

Mar teufe dac'h beañ tapet
Afec'h a-dreñv da 'n em skrapet.
S'il vous arrivait d'être pris
Vous iriez vous gratter par derrière.

¹² Petites prunes sauvages appelée : gwregon.

Le *loaioer* n'aime pas les cuillers en hêtres, *fô*, que l'on taille dans les bois et encore moins celles en métal qui rouillent. Il rassure son fabricant de cuillers en bois de fruitiers et autres essences plus douces et se moque de ces forestiers qui avaient voulu lui faire concurrence en arrivant à Lannion avec trois charretées de cuillers en hêtre, juste avant la moisson ! Ils avaient fait un tour pour rien et avaient donc fait chou blanc.

*Renket neus paotred al loaio
O adkargañ da vont en-dro
Hag entrezomp tud ar vro-mañ
Sur n'arrifomp ken d'o frenañ
Entre ma vo koad er girjer
Ma chom dispoz al loaioer.*

Les gars aux cuillers (en hêtre) ont dû
Recharger leur marchandise pour retourner chez eux
Et entre nous, gens d'ici
Nous ne viendrons plus les acheter
Tant qu'il y aura du bois sur les talus (dans les haies)
Le fabricant de cuiller sera tranquille.

Il critique encore ces cuillers en hêtre ou en fer qui déforment la bouche, qui l'agrandissent, donc rendent idiot, *genaoueg* :

*Ar c'hozh loaio-se zo en hon bro
O deus kresket meur a c'heno
Ces mauvaises cuillers dans notre pays
Ont déformé (agrandi) plus d'une bouche.*

Fañch s'amuse avec ce terme de *genaoueg*. il joue sur les deux sens du mot : "grande bouche" et "idiot". Par un humour teinté d'ironie, il prend la défense de la langue bretonne :

*Kar siwazh tapet meump ar vrud
Komunamant en mesk an dud
An neb a gomz ar brezhoneg
Zo hemañ dre natur genaouek.
Car hélas, nous avons cette réputation
Habituellement parmi le monde
Que celui qui parle breton,
A par nature une grande bouche. (signifie aussi idiot)*

Grâce au fabricant de cuillers qui sait exécuter son travail sur mesure, *graet eus muzur hon genou*, les Bretons n'auront pas la bouche plus grande et donc, par jeu de mots, ne seront pas plus bêtes que les autres. Les autres, qui nous font cette mauvaise réputation, ce sont les Français, qui de plus, nous traitent d'attardés avec nos patates (pas encore les épluchures) et notre bouillie d'avoine.

*En Breiz-Izel a zo tud fur
Ne veer holl sot dre natur*

*Un ide c'h omp sac'het war lerc'h
 Gant hon fatatez, hon yod kerc'h
 P'erruomp 'n mesk ar C'halloued
 'N em gavont un tamm dilerc'hiet.*
 En Basse-Bretagne, ils y a des gens sages
 Qui ne sont pas tous idiots de nature.
 Ils s'en trouvent un peu retardés.
 Avec nos patates et notre bouillie d'avoine
 Quand on arrive parmi les Français
 Nous nous trouvons un peu en retard.

Mais rien de très agressif dans ces vers, simplement : *gant bourd ha fars, vez lâret ar wirionez da galz*, sur le ton de la plaisanterie, on fait passer plus facilement certaines vérités. Le rapport entre la bouche ouverte et la bêtise lui est peut-être venu à la suite d'autres expressions imagées du quotidien : *Hemañ eo bras plas e loa hag un vat c'hoazh !* il a de quoi enfourner sa cuiller. *Hemañ vez gwelet al loar en e c'henou*, on voit la lune dans sa bouche, *hemañ a goach al loar en e c'henou ha ne oar ket*, la lune se couche dans sa bouche et il ne le sait pas. La jeunesse bretonne ne pourra donc plus reprocher aux cuillers de les laisser bouche-bée :

*Ne n'hello mui an dud yaouank
 Dont da damall d'o loa nemeur
 Mar sac'h o geno war c'hwec'h eur.*

On apprend encore que ce *loaioer* est le seul artisan de sa sorte pour servir 50 paroisses ou villages. Il en cite plus de 20, ce qui donne une idée de la tournée qu'il doit effectuer. Ce n'est donc pas le travail qui lui manque. Il a autant d'ouvrage qu'un tailleur. Il en fait plusieurs douzaines dans chaque maison. Avant la moisson, il s'active pour procurer les ustensiles qui serviront aux ouvriers pour se restaurer. Il participe au battage pour fidéliser sa clientèle. Malheureusement, Fañch ne nous livre pas le nom de cet artisan. Nos recherches nous ont orienté vers un certain Riou de Pluzunet dont c'était effectivement le métier mais sans en savoir plus.

Outre ces deux chansons que nous avons évoquées dans cette petite étude, combien d'autres avaient été ainsi composées par Fañch ? Il était sans doute le seul à le savoir car malheureusement, et comme souvent, on n'a pas conservé ces compositions dont on n'appréciait pas l'importance à l'époque. C'était chose naturelle que de rimer sur tous les sujets. "Les bardes de Bretagne sont légions" écrivait Charles Le Goffic, "avec un peu de bonne volonté, je crois même qu'on pourrait élargir la confrérie jusqu'à y faire entrer tous les Bretons des deux sexes". Fañch ar C'huziat qui s'éteignit le 7 mai 1940 à Ploumilliau était de ceux-là.

Daniel Giraudon
 Professeur des universités
 UBO-CRBC

